

Le chêne et le roseau : images de l'interculturalisme québécois

Une laïcité interculturelle. Le Québec, avenir de la France? de Jean Baubérot. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 284 p.

Georges Leroux

Numéro 234, automne 2010

Enjeux de la laïcité I

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61946ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Leroux, G. (2010). Le chêne et le roseau : images de l'interculturalisme québécois / *Une laïcité interculturelle. Le Québec, avenir de la France?* de Jean Baubérot. La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 284 p. *Spirale*, (234), 36–38.

l'État dans le pays. Il a été rappelé les craintes de l'Église catholique de l'époque sur les conséquences de cette séparation. La plus vive consistait à affirmer que la liberté de culte donnée aux protestants allait entraîner un envahissement qui préluderait à la disparition même du catholicisme au Mexique. Cent cinquante ans après, cette crainte paraît ridicule. Sur le moment, elle a semblé tout à fait crédible à beaucoup. De même, en 1901-1904, en France, le discours dominant peut être synthétisé par l'expression : « les congrégations contre la République » ; l'ouvrage de Christian Sorrel qui rend compte de cet épisode de l'histoire de France s'intitule significativement *La République contre les congrégations*. Dans la société de chrétienté, l'hérétique était porteur d'une menace dont il fallait préserver le peuple (catholique), alors que maintenant le terme d'« Inquisition » est devenu une métaphore de l'intolérance brutale. Les exemples pourraient être multipliés presque à l'infini. Pourtant, si on condamne facilement les peurs, d'hier ou d'ailleurs, et leurs conséquences, on les reproduit aisément face à des conjonctures inédites et à de nouvelles minorités.

Pourquoi ce type d'attitude est-il si récurrent ? Parce que, tendanciellement, les normes, les habitudes, les convictions d'une époque sont considérées comme ce qui *est* et surtout *devrait être* commun à tous, prenant ainsi valeur

d'évidence. Quand le minoritaire se situe dans les marges, et dans l'invisibilité sociale, il est le plus souvent toléré, en tout cas dans des sociétés qui se veulent démocratiques. Que des changements sociaux, des situations politiques, des transformations législatives, des comportements de minoritaires eux-mêmes ou d'autres facteurs changent la donne et du coup, l'impression d'une profonde et inquiétante déstabilisation tend à prévaloir. Si des manières non familières d'être et de faire tentent de prendre place dans le paysage social et culturel, le caractère partiel et construit des allant-de-soi ne peut plus être occulté. On craint l'effet de « contagion » de cette manifestation publique d'être différent. Ce qui choque ou dérange doit retourner à l'invisibilité sociale. Ainsi, la tranquillité publique, qui se drape promptement derrière l'invocation de la laïcité comme valeur suprême, serait assurée.

De telles réactions présentent des similitudes frappantes avec celles qui, en d'autres époques et en d'autres lieux, ont eu une grande crédibilité sociale. Mais, plus que de renforcer les dispositifs juridiques laïques comme instruments de limitation du religieux, ne s'agit-il pas de repenser la conception d'une citoyenneté uniformisée, qui assigne implicitement un type de mise en œuvre de la laïcité, généralement par la neutralisation des différences plutôt que par l'impartialité des politiques publiques et des lois ?

Le chêne et le roseau : images de l'interculturalisme québécois

DOSSIER 

PAR GEORGES LEROUX

UNE LAÏCITÉ INTERCULTURELLE. LE QUÉBEC, AVENIR DE LA FRANCE? de Jean Baubérot
La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, 284 p.

Dans cet essai, qui combine l'approche de la chronique et les méthodes de la sociologie descriptive, Jean Baubérot livre un témoignage personnel sur l'ensemble du dossier de la Commission Bouchard-Taylor, incluant le récit de plusieurs épisodes qui ont conduit à la crise des accommodements raisonnables et un retour critique sur la réception du rapport au printemps 2008. Ce livre est à ma

connaissance le seul à proposer un regard extérieur sur une situation qui est devenue avec le temps une glue quasi impossible à objectiver et on peut être reconnaissant au grand spécialiste de l'histoire de la laïcité en France d'avoir pris le temps de suivre des débats souvent très confus. On peut aussi le féliciter d'avoir réussi à maintenir tout au long de son enquête l'attitude de distance qui lui permet,

dans un chapitre de conclusion, de dégager quelques observations dont tous les acteurs voudront tirer profit. Écrit dans une langue qui oscille entre l'observation sympathique et la recherche d'une compréhension détachée, cet essai peut être lu comme une interprétation historique et sociologique du rapport de la Commission : comme ce rapport, il se nourrit très copieusement de la multitude des sources disponibles, autant journalistiques que savantes — avec toutefois une préférence notable pour le témoignage direct et une résistance à la discussion des approches plus théoriques, par ailleurs très présentes dans la bibliographie —, et il aborde la complexité du dossier avec un mélange de naïveté et d'expertise qui nous change des fatwas lancées, à gauche comme à droite, depuis la publication du rapport.

Le titre indique le programme. Auteur d'un rapport minoritaire, alors qu'il était membre de la Commission Stasi sur la laïcité en France, Jean Baubérot est intéressé par la discus-

délésté de ce soutien à la construction d'une société de différences maintenues pour elles-mêmes et, d'autre part, que l'interculturalisme, idéal mi-figue, mi-raisin, ne sait pas toujours de quoi il est constitué au chapitre de ces valeurs communes : s'agit-il seulement de la langue française, ou encore de la Charte des droits, ou encore de l'énoncé de valeurs substantielles non énoncées explicitement dans ces chartes ? Symétriquement, le communautarisme français est aussi souvent agité comme un épouvantail : comment la République tolérerait-elle le développement sur son territoire de cultures de concurrence, repliées sur leur domaine de provenance et ignorantes des valeurs communes, réputées par ailleurs universelles ? Mais si on demande quelles valeurs de la République les « communautés » devraient adopter et qui ne seraient pas explicites dans le code civil ou la déclaration universelle, on se trouve parfois en panne de réponse claire et on découvre que derrière ces épouvantails se dresse le même idéal caché d'une religion civile unique et uniforme, imposée à tous les citoyens et prescrivant pour chacun une forme de vie où rien ne diffère.

Cette comparaison structure toute l'approche de Jean Baubérot et c'est avec une intelligence et une finesse, parfois même un comique irrésistible, qu'il retrace à la fois les circonstances et le non-dit des débats. Son ana-

Si l'interculturalisme présente aux yeux d'un théoricien français autant d'intérêt, c'est d'abord parce que le refus du multiculturalisme, parfois désigné en France comme « communautarisme », présente ici comme là une face cachée.

sion québécoise sur le traitement social de la diversité. Il n'épouse pas spontanément la réclamation majoritaire, se montrant plutôt enclin à explorer toutes les avenues susceptibles de respecter la diversité. Croit-il vraiment que le chemin frayé par les travaux de la Commission Bouchard-Taylor puisse guider une société comme la France, héritière d'une longue tradition de laïcité ? On peut en douter. Mais on ne doutera pas de la sincérité du sociologue lorsqu'il décrit, par le menu, les aléas de ces débats ici et en particulier lorsqu'il esquisse les corrélations entre les tensions identitaires, résultant autant de la croissance de la diversité que de la perception du statut de minoritaire.

MULTICULTURALISME ET COMMUNAUTARISME

Si l'interculturalisme présente aux yeux d'un théoricien français autant d'intérêt, c'est d'abord parce que le refus du multiculturalisme, parfois désigné en France comme « communautarisme », présente ici comme là une face cachée. Au Québec, ce refus fonctionne d'abord comme l'attaque d'un épouvantail « *canadian* », inscrit dans la constitution de 1982 : dans ce contexte, l'introduction de l'interculturalisme apparaît toujours comme la réclamation d'un idéal plus inclusif et surtout plus désireux de dépasser la différence par la promotion de valeurs communes. Si on interroge cependant cette dialectique qui possède presque le statut d'une *doxa*, on doit reconnaître, d'une part, qu'il y a longtemps que le multiculturalisme canadien s'est

analyse, complexe et détaillée, de la déclaration d'Hérouxville ou encore de l'affaire des fenêtres givrées du YMCA de l'Avenue du Parc, montre que, d'un côté comme de l'autre, le spectre du « faites donc comme tout le monde » se dresse toujours comme l'impératif d'une société incapable d'aller à la rencontre de la différence avec nuance et empathie. Dans sa première partie, le sociologue revient sur la scène des accommodements et il n'hésite pas à souligner les ambivalences de l'État dans la « gestion de la crise ». La mise sur pied de la Commission fut certes une solution intéressante, mais si les commissaires avaient connu par avance le destin politique de leur rapport, s'y seraient-ils même engagés ? Le chapitre consacré à la réception du rapport est un des plus intéressants du livre, dans la mesure où il nous met en face du pouvoir médiatique et illustre la quasi-impossibilité pour une classe journalistique de lire une analyse complexe. Le coulage du rapport dans un journal, avec toutes ses conséquences de déformation, et la récupération politique de la part des ténors du nationalisme, tout cela est décrit ici avec lucidité et précision : l'enjeu de l'accommodement se trouvait, pour ainsi dire, déjà capté par le débat identitaire et le déficit de souveraineté. L'anti-élitisme, pour ne pas dire l'anti-intellectualisme qui a marqué tout le débat autour du travail de la Commission, l'a suivi jusqu'au dépôt du rapport : le ressentiment populaire, facilement teinté de xénophobie durant la Commission, devient l'expression d'un dépit presque furieux lors du dépôt. Faisant retour sur un propos du blogueur Richard Martineau, « On est tous des cons, c'est

ça ?! », Baubérot insiste sur la nécessité de regarder en face cette question de la moralité du pluralisme ou de l'ouverture, perçue par les blogues populaires, voire populistes si on en juge par les commentaires qu'on peut encore y lire, comme l'arrogance de la Commission et l'élitisme de son rapport. Tout se passe comme s'il existait une vérité de l'ordre social et surtout comme si quelqu'un en était d'emblée le dépositaire.

ENJEUX IDENTITAIRES

Dans la seconde partie de l'ouvrage, l'analyse s'approfondit : quittant le registre de la chronique des débats, Jean Baubérot aborde les questions du féminisme et de la laïcité. Sans discuter toutefois le texte du rapport, le sociologue revient en effet sur plusieurs questions qui sont au cœur des chapitres théoriques, en particulier sur les notions d'interculturalisme et de laïcité interculturelle : la mise en relation de l'histoire sociale et politique du Québec contemporain avec l'évolution de la laïcité force à poser la question de l'identité, dans toutes ses déclinaisons, depuis le nouveau « nous » du Parti québécois de Jacques Beauchemin et Pauline Marois, d'abord sensibles aux exigences de la majorité, jusqu'à l'idéal d'une citoyenneté

de la Commission montre l'importance des obstacles qui se dressent sur ce chemin : même si Baubérot prend parti pour une laïcité interculturelle, sorte de *via media* entre un républicanisme aseptisé et un multiculturalisme divisif, il ne peut que constater l'ampleur des résistances. Sa conclusion emprunte un chemin surprenant : celui d'un recours à la notion de religion civile et l'évocation d'une fable de La Fontaine.

Commençons par la fable : il s'agit de voir dans un Québec crispé et anxieux de son identité la double image possible du chêne et du roseau ! Si le Québec adopte la stratégie du chêne, il court le risque de briser, alors que s'il adopte l'attitude souple du roseau, il pourrait devenir la passerelle vers une société ouverte et créatrice. Mais cette image, que Baubérot recommande plaisamment de placer à l'Assemblée nationale, ne mène pas loin ; le concept de religion civile est plus prégnant. Évoquant en effet le remplacement d'une orthodoxie par une autre, Baubérot met en garde contre le recours à une laïcité faisant office d'universel religieux, contraignant tous les acteurs sociaux au respect d'un code préétabli : cette approche résulte selon lui d'un aveuglement, déjà bien présent chez Rousseau, qui empêche de voir les conditionnements historiques et

toujours mobiles qui se trouvent au fondement des représentations en apparence universelles. Il n'existe, Baubérot y insiste, que des valeurs interprétées et historiques, et il n'existe surtout pas de religion civile, sorte de grand code hérouxvillien général. Au lieu de viser la fabrication rapide d'un conformisme social, ne serait-il pas plus intéressant de chercher les moyens de soutenir un débat démocratique sur les valeurs en présence, à commencer par les moyens

Au lieu de viser la fabrication rapide d'un conformisme social, ne serait-il pas plus intéressant de chercher les moyens de soutenir un débat démocratique sur les valeurs en présence, à commencer par les moyens de résister au fanatisme médiatique ?

civique ouverte, s'appuyant sur les travaux de Alain G. Gagnon. Citant le témoignage d'un de ses interlocuteurs, critique d'une approche majoritaire, Baubérot se montre sympathique à un angle différent : « *Il vaudrait mieux, affirme un sociologue interrogé par Baubérot, poser le problème autrement : comment construire du vivre ensemble dans une société pluriculturelle ?* » Et Baubérot commente : « *L'introspection sur un "nous majoritaire" se transformerait en recherche d'un "nous en devenir".* »

Sur ces questions, Baubérot se montre très averti de l'évolution du multiculturalisme canadien, en particulier telle qu'elle se révèle dans les travaux de Will Kymlicka et de Charles Taylor ; mais il connaît aussi la réflexion de Jacques Beauchemin sur la communauté politique, qu'il rapproche d'un certain républicanisme français, l'enjeu étant l'avènement d'un État-nation souverain. La laïcité interculturelle, discutée dans la dernière partie de l'ouvrage, constitue-t-elle la bonne réponse ? L'analyse de la réception du rapport

de résister au fanatisme médiatique ? La fragilité du Québec, pense Baubérot, pourrait être sa force : une identité problématique et plurielle, celle du roseau, peut soutenir une éthique complexe, soucieuse du respect de la diversité en même temps que du maintien des références historiques de la collectivité. Parler, comme le rapport le fait, d'un « *pluralisme intégrateur* », est-ce évoquer un schibboleth illusoire ? Baubérot apporte son appui aux recommandations du rapport, même s'il en critique certaines limites. Il appuie également un concept de laïcité qui sera respectueux des différences et surtout des individus. Son essai donne au lecteur un regard sans complaisance sur les débats québécois, il est également porteur d'un idéal d'ouverture très inspirant. Le retour critique qu'il propose sur l'ensemble de ces débats permettra sans doute de les objectiver et d'accéder à un registre où la démocratie s'en trouvera renforcée. C'est la leçon de ce livre : se méfier des orthodoxies trop simples et faire confiance au débat.